

haler encore en plaintes touchantes et en soupirs mélodieux. Il faudrait citer beaucoup et louer peu, pour être suivi dans l'exposition de cette marche passionnée d'un sentiment exquis ; une scène peut-elle s'en détacher sans rien perdre des grâces de l'ensemble ? Nous tentons l'expérience pour un sonnet, le treizième du recueil :

Oh ! si j'étois en ce beau sein rauié  
De celui-là par lequel vois mourant.  
Si avec lui viure le demeurant  
De mes cours jours ne m'empeschoit l'enuie,

Si m'accolant me disoit, chere amie,  
Contentons-nous l'un l'autre, s'assurant  
Que ia tempeste, Euripe, ne Courant  
Ne nous pourra desioindre en notre vie :

Si de mes bras le tenant acollé,  
Comme du lierre est l'arbre encercelé,  
La mort venoit, de mon aise enuieuse :

Lorsque souef(1) plus il me baiseroit,  
Et mon esprit sur ses leures fuïroit,  
Bien je mourrois, plus que vivante, heureuse.

La compréhension des beautés de la nature, les harmonies éveillées dans l'ame par les images qui les rappellent sont répandues à profusion dans les écrits de Louise Labé ; nouvelle preuve que cette émotion n'a rien de factice et ne tient point à un enthousiasme de cabinet. Que la peinture des beaux aspects d'une riante nature puisse se mêler aux autres émotions de l'ame, c'est ce que l'examen du *Cantique des Cantiques* prouverait suffisamment. Le même sens agit en nous dans l'un

(1) Doucement, *suaviter*.